

À table !

Programme d'écoute	5
Avant-propos	7
À table !	9
Jour de marché	11
Du désordre dans la cuisine	12
Une cuisinière modèle	13
Le talent caché des légumes	14
De la bonne réputation de la cuisine française	15
Un repas pantagruélique	17
Un gourmet célèbre	21
Des friandises à foison	22
À la vôtre !	26
Thé, café ou chocolat ?	32
Une invitation au restaurant	37
Manger n'empêche pas de chanter	38
Illustrations proposées	41
Natures mortes et musique	41
Portraits, nourriture et musique	42
Le marché	45
Tout un repas	47
Les ustensiles de cuisine	47
Les légumes	48
Le poisson	48
La viande	48
Le fromage	48
Les gourmandises	49
Le thé	49
Le café	51
Le chocolat	51
Les alcools	51
Au restaurant	52
Scènes diverses	55
Suggestions de lecture	57
Littérature	57
Histoire de l'art	58
Études et essais	58
Expériences culinaires anciennes	60
Témoignages contemporains	62
Recommandation radiophonique	63

équivoque que l'on sait¹². Le numéro précédent était un tango, le dernier proposera un fox-trot ; le compositeur s'inscrit donc en homme de son temps, au fait des danses applaudies sur les estrades et reprises dans les salons.

L'instrumentation retenue pour ce faire est inédite, et limitée à un effectif de sextuor avec violon, violoncelle, clarinette, basson, trompette et piano. Le violoncelle ouvre le tableau sur pédale de *do* appoggiaturé. Une première mélodie de timbres étage du grave à l'aigu, au basson d'abord puis à la clarinette, une formule en croches lovée sur elle-même ou progressant par chromatisme. Un second jeu de relais implique le violoncelle en *pizzicati*, puis le violon en *accelerando* accompagné des bavardages de la clarinette. L'arrivée du piano marque la levée du rideau. Place au charleston donc, à ses allures joyeuses de bric-à-brac vitaminé mais contrôlé, comiquement associé à une bagarre ! Le thème à la trompette et à la clarinette est jubilatoire. Rien ne manque à la couleur locale, avec syncopes partout, contre-temps, accords goûteux jusqu'aux neuvièmes, successions de quintes et de septièmes qui peuvent s'enchaîner en toute liberté par simple glissement. Et comment ne pas entendre les instruments rire quand les accords parfaits s'amuse de conserve à descendre par demi-tons !?

La première du ballet eut lieu à Prague en novembre 1927. Puis supprimant certains numéros, ajoutant des barres de reprise à d'autres, Martinů révisa l'œuvre en une suite de concert créée salle Pleyel à Paris en janvier 1930. Tout le monde ne fut pas satisfait pour autant. Florent Schmitt en avala ses moustaches de compositeur sérieux et alléguait dans le journal *Le Temps*, en février de cette même année, « une trivialité, une vulgarité, une bassesse, une obscénité, une infamie dont il faut bien suggérer à l'auteur l'idée de rougir ». Non que l'on se rassure, rien qui ne fasse rougir. Parmi la douzaine de ballets laissés par Martinů, l'originalité et la truculence de sa *Revue de cuisine* lui assurent un succès légitime encore d'actualité. Et l'auditeur bienheureux signe un accusé de réception implicite, et immédiat, à l'écoute de ce swing contagieux et stimulant, qui fait du bien vraiment.

Une cuisinière modèle

Le titre choisi par Darius Milhaud pour l'un de ses recueils pianistiques, *La Muse ménagère*, serait nimbé du flou des énigmes sans l'explication fournie par le compositeur lui-même. Voici ce qu'il écrit en 1944 à propos des services domestiques rendus par son épouse, dont il mesure l'ampleur sans éprouver de gêne, alors que le couple vit en exil doré au Mills College d'Oakland aux États-Unis :

Madeleine a une besogne dure ici [...] ; j'admire mes collègues américains qui aident aux travaux ménagers ; Madeleine est seule à tout assurer : ménage, marché, cuisine, vaisselle – et nous recevons sans cesse. Elle me sert également de chauffeur et doit voler son temps pour continuer à lire et à travailler pour elle. Aussi la petite suite pour piano qui s'intitule *La Muse ménagère*, et que j'ai écrite à son intention, n'est pas une vaine allusion¹³.

Le compositeur tient parole. Le cahier s'ouvre sur « La Mienne » aux allures respectueuses et circonspectes de choral. Symétrie oblige, il s'achève par son décalque harmonique, une « Reconnaissance à la Muse », enrichie d'un contre-chant expressif et d'un accompagnement étoffé. La dédicace précise « à M.M.M.M. », c'est-à-dire « à Madeleine Milhaud Muse Ménagère¹⁴ ». La dame est donc l'alpha et l'oméga du cahier.

12. Elle se produit en compagnie de la *Revue nègre* composée de danseurs et de musiciens noirs-américains, dont le jeune et talentueux Sidney Bechet. En 1929, Paul Colin la portraiture de dos dans une affiche au titre évocateur, *Tumulte noir*, qui met en valeur une silhouette longiligne et désaxée. L'exotisme de l'« art nègre » ou de la « culture nègre » est prisé par une société marquée par les séismes de la Première Guerre, et ardemment désireuse de sensations nouvelles et de modernité ; les cubistes et les surréalistes s'enthousiasment de leur côté.

13. Darius Milhaud, *Ma vie heureuse*, Paris : Belfond, 1987, p. 227-228.

14. Dédicace identique à celle de Pierre Corneille dans *Andromède* (1650) – un effet du hasard sans doute.

Une telle abondance se retrouve bien sûr dans les tableaux officiels, à l'instar de l'*Allégorie de Louis XIV protecteur des arts et des sciences* de Jean Garnier (1672). Le portrait du souverain en armure trône au milieu du tableau ; à gauche, une viole de gambe, une viole soprano, un violon, une partition et une guitare – son instrument favori ; à droite, une musette de cour ; devant, un globe terrestre, des livres et un compas, placés sous le patronage de Minerve, déesse de la sagesse et de l'intelligence ; au milieu, des fruits synonyme d'abondance, dont une grenade symbolisant puissance et fertilité.

Pierre Hubert Subleyras (1699-1749), *Fantaisie d'artiste*, 1735, Toulouse, musée des Augustins, huile sur toile, H. 76 ; L. 100 cm

Un violon a été posé en équilibre instable sur deux feuillets d'une partition manuscrite ; à ses côtés, une fiasque de vin, une palette et des pinceaux. Des reproductions miniatures entourent cet assemblage : la tête d'une Niobide, le *Torse du Belvédère*, la *Sainte Suzanne* du sculpteur bruxellois François Duquesnoy. Trois dahlias ou zinnias ont été placés au centre, seules taches de couleur avec la peinture déposée sur la palette. Il a été suggéré une allégorie des sens, à moins qu'il ne s'agisse d'objets familiers au peintre.

Portraits, nourriture et musique

Francesco Buoneri (ou Cecco del Caravaggio) (1588-1620), *Le Joueur de flûte*, 1615-1620, Oxford, Ashmolean Museum, huile sur toile, H. 1,38 ; L. 1,03 m

Un jeune homme s'apprête à souffler dans une flûte à bec, les mains bien positionnées pour passer à l'action. Probablement va-t-il improviser, ou jouer par cœur puisqu'il n'y a pas trace de partition. Il nous prend à partie, le regard engageant, la tête inclinée. Sa veste gansée couvrant une chemise blanche et sa souple chevelure rousse surmontée d'un élégant chapeau à plumes tranchent face au décor : il se trouve dans une cuisine ou un garde-manger. À sa droite, une étagère avec une motte de beurre, des pichets, une tourte, un ail suspendu. Devant lui, une table garnie de pêches, de figues, de melons, de raisins, d'un biscuit et d'un verre ; un violon et son archet y ont été nonchalamment posés. On aurait aimé en savoir plus sur cette association... L'analogie avec le célèbre *Joueur de luth* du Caravage (1596), posant devant une nature morte fruitée et fleurie, a souvent été établie.

Étienne Carjat (1828-1903), *Portrait-charge de Gioacchino Rossini, compositeur, en cuisinier*, 1858, Paris, musée d'Orsay, dessin au fusain, H. : 48 ; L. : 31,7 cm

Une tête énorme, mais fort ressemblante, est supportée par un corps minuscule, comme si souvent dans les portraits-charge d'Étienne Carjat qui a représenté Berlioz et Wagner dans le même esprit. Le titre de ce dessin précise « compositeur » et « cuisinier » à la fois : deux atouts à l'actif de Rossini, deux cordes à son arc. Et que fait notre homme ? Placide devant son fourneau, un sourire esquissé aux lèvres, il remue des spaghettis dans une casserole en bon italien qu'il est. Au mur, le nom de quelques-unes de ses œuvres phares, *Le Barbier de Séville*, *Semiramide*, *Guillaume Tell*, *Otello*. Sous le dessin, un quatrain superlativement flatteur de l'écrivain Joseph Méry :

Oui : Rossini, Raphaël et Virgile
Sont un soleil qui sous trois noms a lui ;
Et ces trois fils de la même presque
Font croire à Dieu, quand on doute de lui⁸⁰.

En 1867, le peintre et caricaturiste André Gill produira dans le journal satirique *La Lune*, un *Portrait-charge de Rossini* où le compositeur cette fois brandit une cuillère⁸¹ !

80. En 1854, Joseph Méry assura justement l'une des traductions françaises de *Semiramide* de Rossini ; et en 1867, il écrivit le livret de *Don Carlos* de Verdi en compagnie de Camille du Locle.

81. D'André Gill, voir *Enseigne du cabaret « Au Lapin agile »*, p. 52-53 de ce numéro.